

n'exigent pas un sol aussi profond. On peut encore cultiver dans ces mêmes terrains la variété dite blanche à collet vert, dont le tubercule croît en partie hors de terre.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Dans un des numéros de la *Gazette* de l'an dernier nous disions : "M. l'abbé Casgrain est biographe," aujourd'hui nous pouvons nous répéter avec une conviction encore plus forte ; car la brochure consacrée à M. G. B. Faribault, qu'il vient de publier, en est une preuve irrécusable. On ne peut mieux faire ressortir toutes les belles, bonnes et grandes qualités de son sujet. On ne peut mieux le rendre cher à ses concitoyens, quand il mérite de l'être, comme dans le cas présent.

L'auteur de cet excellent travail a été véritablement heureux dans le parallèle qu'il établit entre les deux frères Jean-Baptiste et George Barthélemy Faribault. Deux mots lui suffisent pour qualifier parfaitement ces types du cultivateur et de l'homme de la pensée : "Le pionnier de la science, le pionnier de la forêt," l'homme de pensée, l'homme d'action, l'archéologue et le fondateur de ville. Voilà tout un volume et des mieux rempli.

En parcourant les 132 pages consacrées surtout à M. G. B. Faribault et qui contiennent les documents les plus variés et les plus intéressants, nous nous sommes souvent dit : Que d'hommes illustres, que de savants aujourd'hui ignorés, dont les écrits, les actes de dévouement, les actions les plus dignes d'éloges, sont épars et dispersés dans les colonnes des feuilles publiques, vivraient aujourd'hui dans toute leur gloire, si le Canada eût possédé, surtout depuis la conquête, des écrivains aussi habiles, aussi actifs et intelligents que M. l'abbé Casgrain. Quel bénéfice ç'aurait été pour les lettres et l'histoire du pays !

Les bulles d'érection du nouveau diocèse de Rimouski sont arrivées à Québec depuis quelques jours. M. l'abbé Jean Langevin, principal de l'École-Normale Laval, a été nommé par le Saint-Père pour en être le premier évêque. Les vertus et les connaissances de M. Langevin, le rendent digne de la haute charge à laquelle le chef de l'Eglise vient de l'appeler.

L'honorable Hector L. Langevin, aujourd'hui en Angleterre, a eu l'obligeance d'adresser à la *Gazette des Campagnes*, ainsi qu'à plusieurs de nos confrères, le bill de la Confédération, tel que présenté au parlement anglais. Comme nous avons déjà fait connaître les divers changements faits à ce bill dans les conférences de Londres, et comme l'espace à notre disposition est très restreinte, nous n'en dirons pas davantage.

SUITE DE LA VIE DE PIE IX.

Ferdinand disait dans sa joie : "Portez tout à bord ; à Gaëte, nous choisirons. Nous avons le pape au milieu de nous, cela nous suffit !"

Et il rayonnait de contentement, de dévotion et de piété. Il ordonna à une centaine de grenadiers de la garde royale de s'embarquer au plus tôt, et de le suivre sur un autre vaisseau, pour débarquer avec lui, le lendemain, et faire la garde et les honneurs dûs à sa Sainteté.

Le Saint Père étant arrivé à Gaëte, et ayant appris l'arrivée du roi de Naples, se rendit au palais que possédait ce souverain dans cette forteresse ; il y arriva en même temps que le roi.

Quelle rencontre ! Quel noble et sublime spectacle eut lieu alors ! Le pontife suprême fuyant la colère de ses sujets ingrats, et le pieux monarque se prosternant devant cet hôte illustre, baigné de ses larmes, baisant, embrassant avec tendresse et respect les pieds du vicair de Jésus-Christ, se donnant à lui, se consacrant à son service, lui, sa famille et son royaume. Aucune plume n'est capable de retracer fidèlement cette scène ! un cœur vraiment noble et religieux peut seul s'en faire une faible idée.

La reine, à genoux sur le premier escalier avec ses enfants, offrit ses hommages au père des fidèles avec une rare piété et profondément émue...

La nouvelle de la fuite du Saint Père se répandit dans toute l'Europe avec la rapidité de l'éclair, et fut pour elle comme un coup de foudre. Le gouvernement français envoya aussitôt une députation au Souverain Pontife pour le prier de venir résider en France. Quelque temps après, il mit une armée sur la route d'Italie. Cette armée fut fort mal accueillie par les révolutionnaires, et se vit dans la pénible nécessité de faire le siège de Rome. Après quelques jours d'un combat acharné, elle se rendit maîtresse de la ville Eternelle. Les bandes révoltées aussi lâches que traîtres n'attendirent pas l'entrée des troupes françaises : elles craignaient trop pour leur propre vie et pour les dépouilles précieuses dont elles étaient chargées.

La paix fut aussitôt rétablie et tout entra dans l'ordre.

Les français se hâtèrent de tout préparer pour le retour du pape de son exil. Et en avril 1850, après une absence de dix-sept mois, Pie IX quittait Gaëte pour Rome.

Un convoi spécial du chemin de fer le conduisit à Caserte, où il était attendu par le roi de Naples, qui le reçut dans son palais en présence de toute la famille royale. A partir de Caserte, il voyagea dans les voitures de la cour de Naples, au milieu des acclamations et des *vivat* mille fois répétés par une foule immense, accourue en habits de fête, et tenant des branches d'olivier à la main.

On parvint ainsi à la frontière pontificale où le roi, qui avait constamment accompagné le Souverain Pontife, prit congé de lui. Alors encore eut lieu une scène profondément touchante, et qui impressionnât vivement tous ceux qui en furent témoins.

Sa Majesté le roi de Naples mit pied à terre ; Pie IX aussi descendit de la voiture. Prosterné aux pieds du chef de la chrétienté, qu'il tenait étroitement embrassés, Ferdinand ne pouvait quitter le Saint Père,